

E164

B2

V.2



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

NOUVEAU VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE XXI.

*Sur l'Ecole des Noirs de Philadelphie, et sur
les Auteurs américains qui ont écrit en
leur faveur (1).*

IL existe donc un pays où l'on accorde à ces pauvres noirs une ame, une intelligence; où l'on se croit obligé de les former à la vertu, aux connoissances; où l'on ne les

(1) Un Américain libre, qui a fait un ouvrage assez profond sur les variétés de l'espèce humaine, M. Smith, prétend que la couleur est le résultat des localités climatiques et physiques d'un pays.

Le Nègre a la couleur la plus noire. Le Caffre vient après, et tient le milieu entre le Nègre et l'Indien. En voici la cause.

Les vents, sous l'équateur, suivent le cours du soleil, parviennent à la côte orientale de l'Afrique, rafraîchis par les mers immenses qu'ils franchissent, et rendent les pays d'AJar, Janguebar et Monomotapa comparativement tempérés; mais après avoir traversé le continent, étrendu dans

Tome II.

A

suppose pas des bêtes de somme, pour avoir le droit de les traiter comme elles ! Et, dans ce pays, les noirs démentent, par leurs vertus et leur industrie, les calomnies que leurs tyrans débitent ailleurs contre eux ; et l'on n'aperçoit aucune différence entre la mémoire d'une tête noire et crépue, et celle d'une tête unie et blanche. J'en ai eu aujourd'hui la preuve. J'ai vu, j'ai interrogé, j'ai entendu des enfans noirs : les uns lisoient avec facilité, d'autres répertoient de mémoire, d'autres calculoient assez rapidement. On m'a montré un tableau d'un jeune noir, qui n'a jamais eu de maître : il m'a réellement surpris.

J'ai vu dans cette école un noir-blanc, un huitième de noir : il est impossible de le distinguer d'un blanc. Il me sembloit voir dans ses yeux une vivacité extraordinaire ; et c'est un caractère assez général de ces négrillons.

un passage de trois mille milles, s'être pénétrés de tous les feux d'un désert brûlant, ils les répandent sur les têtes des habitans du Sénégal et de la Guinée. — Voyez *l'Essai sur les causes de la variété des couleurs et figures de l'espèce humaine* ; par Samuel Smith, professeur de morale, au collège du nouveau Jersey.

L'école des filles noires ne m'a pas moins pénétré d'édification. Outre la lecture, l'écriture, la religion, on les y forme au travail des mains, au rouet, à l'aiguille, etc. ; et leur maîtresse m'assure qu'elles montrent en général beaucoup d'adresse. Elles avoient un air décent, attentif et soumis : c'étoit une pépinière de bonnes domestiques, de vertueuses ménagères. . . . Ah ! combien sont coupables les colons des Indes occidentales, qui ne forment que pour la débauche et pour l'ignominie, des êtres qu'il est si facile de façonner à la vertu !

C'est à Benezet que l'Amérique doit cet utile établissement, à ce Benezet, que M. Chatelux n'a pas rougi de ridiculiser, au milieu des applaudissemens impies de ces vils flagorneurs qu'enfantent le despotisme et l'aristocratie.

La vie de cet homme extraordinaire mérite d'être connue des penseurs, qui estiment bien plus le bienfaiteur de ses semblables, que leur fléaux, si flattés, si bassement idolâtrés pendant leur vie.

Antoine Benezet naquit à Saint-Quentin en Picardie, en 1712. Le fanatisme ravageoit alors la France, sous un roi bigot, dirigé par

un confesseur scélérat, et par une femme ambitieuse. Les parens de Benezet étoient de fervens calvinistes : ils fuirent en Angleterre, et Benezet y embrassa la doctrine des quakers. Il partit pour l'Amérique en 1731, s'y établit à Philadelphie. Elevé dans le commerce, il le continua ; mais la rigidité de ses principes et son goût ne pouvant s'accorder avec l'esprit de commerce, il le quitta, et accepta, en 1736, une place dans l'académie de la société, à Philadelphie. Tous ses momens furent dès-lors consacrés, soit à l'instruction publique, soit au soulagement des pauvres, soit à la défense des esclaves noirs. Benezet avoit une philanthropie universelle, qui n'étoit pas encore très-commune ; il regardoit comme ses frères tous les hommes, de quelque pays, de quelque couleur qu'ils fussent. Les momens qu'il n'employoit pas à son école, étoient destinés à recueillir tous les passages, qui pouvoient servir à faire condamner la traite et l'esclavage. Plusieurs traités sortirent de sa plume, et ne servirent pas peu à convertir ses frères, et à les déterminer à l'abolition de la servitude.

Ce n'étoit pas assez de tirer les malheureux

noirs de l'esclavage, il falloit les instruire, il falloit trouver des maîtres ; et où en trouver qui voulussent se prêter à une tâche, que le préjugé avoit rendue si pénible et si dégoûtante ? Aucun obstacle ne pouvoit arrêter le zèle de Benezet. Il donna, le premier, l'exemple, et consacra sa petite fortune à la fondation de cette école. Ses frères le secondèrent, et, grâces à leur générosité et à celle de la société de Londres, l'école des noirs de Philadelphie jouit maintenant d'une rente de 5000 livres tournois.

Non content d'y verser toute sa fortune, Benezet consacra ses lumières et ses soins à instruire ces pauvres nègres. Il se fit leur maître d'école, et la mort le surprit en 1784, dans cette sainte occupation. Que dis-je, le surprit ? Benezet avoit trop bien vécu pour être jamais surpris ; la mort ne fut pour lui que le passage à la récompense qu'il méritoit. Les larmes des noirs, qui arrosèrent sa tombe, et les regrets des amis, durent être, pour ses mânes sensibles, un prix bien plus doux que tous les lauriers des conquérans.

Deux autres traits vous peindront la charité de cet homme de bien et sa constance

dans ses idées. Il ne portoit que des habits de pluche, par deux raisons; d'abord parce que la bonté de cette étoffe économisoit sa bourse au profit des pauvres, et parce que l'habit étant usé, pouvoit encore bien vêtir un pauvre.

Benezet avoit toujours dans sa poche un de ses ouvrages et une pétition pour les noirs; s'il rencontroit quelqu'un qui ne les connût pas, il les lui donnoit, les lui recommandoit. C'est la conduite que suivent en général les sociétés des amis; elles répandent avec profusion les bons ouvrages. C'est la vraie manière de faire des prosélytes.

Ce quaker philanthrope avoit été précédé, dans sa carrière, par d'autres amis des noirs, dont je dois vous parler.

Je vous citerai d'abord le célèbre George Fox, le fondateur de la secte des quakers. Il vint d'Angleterre aux Barbades en 1671, non pas pour prêcher contre la traite ou l'esclavage, mais pour élever les noirs dans la connoissance de Dieu, et engager leurs maîtres à les traiter plus doucement.

Les têtes n'étoient pas encore mûres pour cette réforme; elles ne l'étoient pas même lorsque Guillaume *Burling*, de Long-Island,

publia, en 1718, le premier traité que je connoisse contre l'esclavage. C'étoit un quaker très-respecté. Il prêcha, mais en vain; l'heure n'étoit pas venue.

Ce trait ne doit-il pas consoler, encourager les amis des noirs en France? Il a fallu soixante ans de combats pour vaincre la cupidité en Amérique. Une année est à peine écoulée depuis la fondation de la société de Paris, et j'y vois déjà des apostats, parce que le succès n'a pas couronné les premières tentatives.

Burling fut suivi par le juge *Sewall*, presbytérien de la Nouvelle-Angleterre, qui présenta à la cour générale de Boston, en faveur des noirs, un mémoire, intitulé: *La vente de Joseph*. Il y professe les principes les plus purs, et terrasse sur-tout l'argument bannal employé par les armateurs, sur les prétendues guerres entre les princes Africains.

On a souvent reproché aux écrivains qui ont employé leur plume à la défense des noirs, de n'avoir pas été les témoins de leurs souffrances. On ne pouvoit faire ce reproche à *Benjamin Lay*, Anglois, qui, d'abord élevé dans le commerce d'Afrique, ensuite planteur aux Barbades, abandonna bientôt son

habitation, par l'horreur que lui inspira le traitement affreux sous lequel les esclaves gémissaient. Il se retira à Philadelphie, se fit quaker, ne cessa toute sa vie de prêcher et d'écrire pour l'extirpation de l'esclavage. Son traité principal sur ce sujet parut en 1737. On lui a reproché un excès de zèle, une exagération dans les tableaux, qui ne provient que d'une imagination trop vivement frappée, et des déclamations trop fortes contre les ministres des autres religions. Mais ces défauts ont été bien expiés par une vie sans tache, par un zèle infatigable pour l'humanité, par de profondes méditations. — Lay étoit très-simple dans ses habits; il n'en portoit que d'étoffes fabriquées de ses mains; sa prononciation étoit animée; il étoit de feu quand il parloit sur l'esclavage. Il mourut en 1760, à quelques milles de Philadelphie, dans la quatre-vingtième année de son âge. Sa tempérance et son amour pour la solitude, le firent sans doute parvenir à cette heureuse vieillesse. La méditation étoit son unique plaisir, son état presqu'habituel. Il existe de lui un portrait, ce qui est fort extraordinaire; car les quakers rejettent la peinture comme inutile: on l'y a représenté

lisant à l'entrée d'une cave; emblème sous lequel on a voulu peindre son goût pour la retraite.

Un des hommes qui s'est le plus distingué dans cette carrière ouverte par l'humanité, est un autre quaker, nommé *Jean Woolmann*. Il étoit né en 1720. Formé de bonne heure à la méditation, il fut jugé, par les amis, digne d'être ministre à l'âge de vingt-deux ans. Il voyagea beaucoup pour étendre la doctrine de ses frères; mais c'étoit toujours à pied, et sans aucunes provisions; car il vouloit imiter les apôtres; et, d'ailleurs, il vouloit être utile à ceux qui avoient le plus besoin de ses instructions, aux ouvriers, aux malheureux esclaves. Il abhorroit tellement la traite des noirs et leur esclavage, qu'il ne voulut jamais goûter des denrées produites par cette voie. Leur cause, comme il le disoit lui-même à ses amis, étoit sans cesse présente à son esprit; il ne pouvoit s'en séparer, et, soit en public, soit en particulier, il s'efforçoit de lui acquérir des prosélytes. Le dernier discours qu'il prononça étoit sur ce sujet. En 1772, il entreprit un voyage en Angleterre, pour voir à cette occasion ses frères les quakers. Il y mourut de

la petite-vérole, après avoir laissé plusieurs bons ouvrages sur ce sujet, tels que des *Considérations sur l'esclavage des noirs*, dont il existe plusieurs éditions.

J'ai cru devoir, mon cher ami, vous donner quelques détails sur ces saints personnages, si peu connus en France, avant de vous développer la situation des noirs dans cette immense contrée.

LETTRE XXII.

Sur les tentatives pour abolir la traite des Noirs dans les Etats-Unis.

LES lettres de recommandation dont m'ont honoré les sociétés de France et d'Angleterre, qui s'occupent du sort des noirs, m'ont procuré ici l'accueil le plus flatteur, et la communication des renseignemens qui peuvent nous éclairer sur les travaux de ces sociétés. Trop d'objets, malheureusement, occupent les moments d'un rapide voyage, et je ne puis pas approfondir cette matière importante, comme je le désirerois.

Après vous avoir parlé, dans ma précédente,

des hommes sublimes qui ont défendu les noirs en Amérique, je veux vous exposer (1) ce qu'on a fait ici pour abolir la traite des nègres, pour les rendre à la liberté, pour les régénérer. Je vous dirai quelles ont été les suites de ces bienfaisantes tentatives; enfin, je vous dirai ce qu'on se propose de faire pour assurer à jamais aux noirs le bienfait de leur liberté. Woolman et Benezet avoient inutilement déployé tous leurs efforts pour faire abolir la traite des noirs, sous le gouvernement de l'Angleterre. L'intérêt malentendu de la métropole, fit rejeter, en 1772, toutes les pétitions; cependant les esprits étoient préparés dans les divers Etats-Unis, et l'indépendance y fut à peine proclamée, qu'il s'éleva un cri général contre ce commerce. Il parut inconséquent à des hommes qui s'armoient pour défendre leur liberté, de l'enlever à d'autres hommes, et pour le prouver plus complètement, on imprima un pamphlet dont le cadre étoit très-heureux. On

(1) Une partie de ce qu'on va lire a été prononcé par moi, dans un discours lu à la société des amis des noirs, le 9 février 1789. J'y ai fait des additions et des changemens importants: on n'a tiré d'ailleurs que très-peu d'exemplaires de ce discours.